

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'autobiographie d'un biographe
Le Valet de Plume de Jacques Folch-Ribas
Jacques Folch-Ribas. *Le Valet de plume*. Paris, Éditions
Acropole, 1983, 247 p.

Gilles Pellerin

Numéro 31, automne 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39960ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pellerin, G. (1983). Compte rendu de [L'autobiographie d'un biographe : *Le Valet de Plume* de Jacques Folch-Ribas / Jacques Folch-Ribas. *Le Valet de plume*. Paris, Éditions Acropole, 1983, 247 p.] *Lettres québécoises*, (31), 24–25.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'autobiographie d'un biographe

Le Valet de Plume

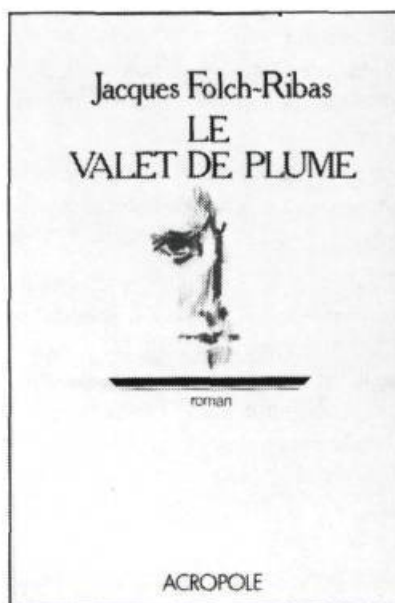
de Jacques Folch-Ribas

Animateur de radio, chroniqueur, critique, membre de la rédaction de *Liberté*, Jacques Folch-Ribas touche à tellement de pratiques littéraires qu'on pourrait oublier qu'il est aussi romancier. Il nous le rappelait au printemps en faisant paraître aux éditions Acropole *Le Valet de plume*¹, roman qui suit de près la réédition en format poche d'*Une aurore boréale* au Seuil.

Non plus que l'auteur, le narrateur sans nom du *Valet* n'est l'homme d'un seul métier. On le dit d'abord poète, poète à succès de surcroît, introducteur du kaïku en Occident. On sait qu'on s'arrache ses plaquettes grand luxe mais sans plus: Jacques Folch-Ribas ne commet pas la maladresse des vers importuns (qui n'apporteraient rien au texte sinon trahir l'auteur qui n'est pas poète, lui), il préfère nous laisser dans un état d'expectative d'autant plus heureux que ce n'est pas tant le poète que le moraliste (au sens de Montaigne, de Wilde, de Valéry) dont on suit la trajectoire dans le siècle. Et comme la littérature fait son beurre de propositions en apparence dissonantes, l'autobiographie promise dès le premier chapitre (ainsi titré: «Où, pour commencer je m'habille en autobiographe avec des fioritures»²) se trouve à être celle d'un biographe, puisque le principal fait d'arme de ce dernier est d'avoir découvert et imposé un obscur sculpteur hispano-new-yorkais, Mattio. Le mot «biographe» doit donc ici être entendu dans un sens très fort: en décrivant l'oeuvre de Mattio et en relatant certains épisodes de sa vie

créatrice, l'écrivain fait littéralement le sculpteur. Et c'est qu'il a alors tout fait: «Il suffit de vous, Mattio. L'artiste.» (p. 91)

De la même façon qu'il s'était prudemment tenu à l'écart de la production versifiée du narrateur, le roman présente un Mattio vraisemblablement sans tenter la périlleuse aventure de la monographie imaginaire. Il nous suffit de connaître certaines lignes de force, certaines prises de position plastiques et esthétiques, le choix des matières pour que s'impose l'impression qu'on nous parle de lignes et de volumes existant vraiment. Les pages dans lesquelles s'esquisse une véritable apologie de la sculpture comptent d'ailleurs parmi les plus belles du livre.



La récurrence de la figure de la Noyée (qui est bien davantage qu'un exercice de statuaire) et le réseau métaphorique qui fait lire le corps comme un produit d'art («l'odeur forte de sa chevelure noire comme une encre grasse», p. 60; «un visage au grain de marbre», p. 67; «la cire de la peau», p. 108) ne suffisent pas à faire du *Valet de plume* un roman sur l'art. Il s'agit plutôt d'un roman sur l'artiste, du récit d'une fascination pour un sculpteur. Les aires de travail du Maître restent secrètes et nous demeurons continuellement dans les antichambres, là où devisent les amoureux et les mal-aimés, les imprésarios et les amateurs éclairés, les célébrités fictives et réelles. Cela rappelle les planches proustiennes de Régis Franc (l'emphase en prime) avant qu'il ne verse dans la surproduction.

J'ai mentionné qu'il y avait de la graine de moraliste dans le personnage du narrateur. Aussi le livre est-il émaillé de phrases lapidaires et de ces réparties spirituelles qui restent comme suspendues une fois prononcées («Faire l'éloge de l'ignorance? mais ce n'est pas un but, c'est un résultat.», p. 33; «elle récitait deux vers d'un poème que j'avais oublié, il était de moi», p. 80). Comme le narrateur a su s'entourer de cette aristocratie lettrée qui sait de quoi le siècle est fait ou sera fait, les dialogues sont de la même eau, brillants, badins, un rien amphigouriques:

Alexandra était là, aiguë, un peu souriante. Mobile, présente. Elle me regardait.

— *Ainsi tenez: j'ai le goût vif de la confiance, cette sottise, et menteuse, qui me livre à vous, dit-on, mais si vous la croyez vous êtes folle car je ne la fais que pour me livrer à vous, et qui voudrait d'un esclave tricheur?* (p. 237)

Cette prose dilettante, ce fard sur la narration a pour principal effet d'allonger le récit, d'en retarder la progression, de telle sorte que la chaîne des événements le cède parfois à des considérations sur tout et sur rien. Le narrateur s'y révèle au moins autant que dans l'action.

On pourra s'étonner de voir le roman de Folch-Ribas publié à Paris aux éditions Acropole, maison davantage connue pour flirter avec le best-seller grâce aux traductions qu'on y fait des romans de

Burgess, Jong et Forsythe⁴. L'argument de vente au dos du volume fournit déjà à cela quelque explication quand il y est dit de Mattio et du narrateur qu'«ils parcourent le monde dans un sillage de gloire». C'est déjà autre chose que le *Faubourg à Mélasse* ou le *Kremlin-Bicêtre*. Et on ajoute aussitôt: «Défilent ainsi en tourbillon New York, la Californie, l'Inde, l'Europe, l'Algérie, le Brésil, les princesses, les palais, l'art, l'amour, la vie, la mort, et nombre de personnages dont on trouvera sans peine la clé. Le génial artiste [Mattio] dévore tout sur son passage, y compris l'aimée de son ami biographe, qu'il ajoute à son harem».

Le roman ne dément pas totalement ce sommaire même s'il faut se hâter d'ajouter que tout est dans la manière, dans les *belles manières*. La narration n'est pas organisée à la façon Barbara Cartland ou Guy des Cars. Il n'en reste pas moins qu'on ne se dégage jamais totalement de l'effet kaléidoscopique *Jours de France* qui accumule mondanités, robes Dior, senteurs exotiques, *amies du sexe* (p. 26), faune millionnaire et sentences étudiées sur les pas du narrateur.

D'ailleurs c'est là probablement que réside l'ambiguïté du personnage central qui est en même temps l'ambiguïté fondamentale du roman, son point nodal d'où s'articulent toutes les tensions, toutes les questions posées à l'art et à la vie. Ces tensions par lesquelles le roman trouve son équilibre, grâce auxquelles il tient. Il y a en effet un jeu de balancier qui nous mène régulièrement de la mondanité au *cynisme* — j'aimerais dire moins fort — sur la mondanité et sur soi. Cela s'appelle le désabusement. Cela se porte comme le smoking, avec classe. Et comme le narrateur en a, de la classe, il retourne sans cesse dans la mondanité, par complaisance, sous le prétexte d'art. S'il s'autorise la suave dérision rétrospective du retour d'âge, c'est qu'il a pour toujours renoncé à être autre chose qu'un valet de plume. À d'autres l'aventure au dedans de soi.

Sur ce point *Le Valet de plume* est sans faille. Il nous présente un protagoniste juste, point capital pour que soient correctement accordés les personnages, situations et réflexions qui font le roman puisque tout origine de celui qui tient la plume, y compris la renommée de Mattio. Il arrive par exemple que l'écriture s'élève d'un cran, gagne en puissance,



Jacques Folch-Ribas

notamment dans les scènes amoureuses. *Le je* s'oublie un moment, ose le vocatif intime, murmure l'aveu. Mais l'ange passe à tire-d'aile, l'éphémère est vite consumé et l'on redevient valet, valet de coeur, de tirages de tête en soupers fins. Et l'on se rend comme ça jusqu'au Nobel, au Nobel qu'on refuse pour des raisons d'autant plus louables qu'elles sont obscures et incomprises de la galerie (on est alors à l'époque de Pasternak et de Sartre, au moment précis où, hors fiction, Seferis est nobélisé, bref en 1963; le narrateur a alors cinquante-neuf ans). Le snobisme, le regard amusé sur le snobisme ont tout dévoré, inversions, métaphores et passé simple à la clé. À ce grand bal costumé où sous le masque on cherche à discerner Nabokov ou Picasso, où l'on se pique de la présence de Giacometti, de Malaparte et de Welles, où l'on se donne du «mon cher monstre sacré» à l'envi, le valet de plume s'est déguisé en valet de plume et se moque plaisamment du spectacle.

Il va de soi que l'ambiguïté qui fonde le livre n'est jamais résolue, sinon dans le dernier paragraphe:

Ce journal ne m'appartient pas. Scribe je fus, scribe je reste et je vois bien que je mourrai aussi commodément que je vécus. Je suis mon meilleur texte, je suis mon meilleur poème. Je suis le présent. Seul, de mon oeuvre, je vaudrais la peine d'être lu. Je n'y suis plus. (p. 247)

Dans les deux cent quarante-six pages qui précèdent, les paradoxes et constats de paradoxes affleurent, entrecoupés d'aveux où le narrateur dit son goût de la glose, de la parure, du pastiche et du succès facile:

Je peux disserter sur tout. Jamais en retard d'une opinion, je me conforte de dialectique. Les rencontres de chaque instant sont déjà pénibles, s'il fallait en plus ne point savoir comment penser, ni que dire! [...] Et puis, avec mon point de vue original, on recherche ma compagnie. On m'invite souvent. (p. 26-27)

Je m'aperçus qu'on me faisait place parmi l'intelligence, qui reconnaît les siens à cent petites choses et surtout au désabus et à la nonchalance. Ça me va. Il me faut de la variété, de l'apparence, du panache, de la surface, de l'or. (p. 39)

Le Valet de plume est le roman de ces cent petites choses que vous avez toujours voulu savoir sur les coulisses du grand art et que vous n'avez jamais osé demander. Le roman de la surface parfaitement astiquée. Je sais qu'en disant d'une oeuvre qu'elle se limite à l'exploration de la surface des choses (fussent-elles au nombre de cent) et des êtres, on lui reproche d'abord et avant tout ses lacunes, on lui fait grief de négliger les racines. Mais voilà, c'est cette formule que j'aimerais utiliser en dernière instance pour reconnaître à ce roman, tributaire du paradoxe et de l'aphorisme, sa pleine cohérence. □

Gilles Pellerin

1. Jacques Folch-Ribas. *Le Valet de plume*. Paris, Éditions Acropole, 1983, 247 p. Ses autres romans, *le Démolisseur* (Laffont, 1970) et *le Greffon* (Laffont, 1971) sont maintenant épuisés.
2. Les lecteurs de *Liberté* feront le rapprochement avec le texte paru dans le no 137 de septembre-octobre 1981 intitulé «L'auto-biographe avec fioritures», p. 105-107.
3. En ce printemps 1983 (le dépôt légal du *Valet* est de mars), Acropole relaquait du côté québécois en publiant aussi le *Vade-boncoeur* de Saint-Arnaud Caron.